

## Vidéo

Patrick Schupp

---

Number 132, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50675ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Schupp, P. (1988). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (132), 5-5.

## LA GUERRE DU VIÛT-NAM: JUSQU'À QUAND DURERA-T-ELLE?

Les vagues provoquées par l'Irangate sont à peine calmées que l'Américain moyen s'interroge encore et toujours à propos du passé: quand cette guerre finira-t-elle, quand aurons-nous la paix, et à quel moment cesserons-nous de parler de guerre, de mutilation et de mort? Pas aujourd'hui, semble-t-il, avec la sortie en vidéo de *Platoon* (Oliver Stone, 1986), l'un des nombreux et plus récents avatars de la guerre du Viêt-nam.

*Full Metal Jacket* (Stanley Kubrick, 1986) demeure pour moi l'une des paraboles les plus saisissantes de la guerre du Viêt-nam, et qui prolonge directement *Apocalypse Now*



(Francis Ford Coppola, 1979). Les deux parties qui séparent le film constituent à la fois un tenant et un aboutissant de l'inanité de la guerre, de ses préparatifs, de son endoctrinement et de sa raison d'être. Mais l'art de Kubrick, sans rien nous épargner, procède selon une logique implacable qui fait qu'on oublie les scènes de violence qui, de toute façon, sont moins évidentes qu'ailleurs, et ne servent qu'à illustrer la thèse de Kubrick — ce qui rejoint, à peu de choses près, son violent réquisitoire de 1957, *Paths of Glory*, ou encore *Doctor Strangelove* (1964). La folie, l'inanité de la guerre, et surtout son absence totale de logique, de raison d'être même: nous sommes menés par des dirigeants aveugles, sourds et inconscients, et aussi à la merci d'un ordre dément ou d'une erreur. Cet envers de la guerre du Viêt-

nam, trente ans plus tard, continue de hanter les consciences américaines et d'inspirer les metteurs en scène. L'arrivée de *Platoon* en vidéo permet (le film passe très bien au petit écran, et en rend l'horreur encore plus présente, plus documentaire, si j'ose dire) de saisir d'une façon particulièrement graphique le message d'Oliver North, et aussi de pouvoir voir et revoir ce qui fait « marcher » le spectateur: un montage éblouissant et une interprétation sans faille. La seule chose qui, par contre, est plus évidente, c'est la fin un peu pontifiante, mais qui demeure la raison d'être du film et la thèse de North. Deux visionnements permettent aussi de découvrir en filigrane un portrait assez effrayant d'une Amérique dont les problèmes affectifs et psychologiques se traduisent par une lutte à mort entre le gentil sergent et le méchant pour un enjeu atteignant directement le spectateur: la vie et même l'âme de la nouvelle recrue (Charlie Sheen) à laquelle l'identification est aussi complète qu'évidente.

Nous sommes finalement assez loin de *Apocalypse Now*, qui permettrait à Francis Ford Coppola de prendre le Viêt-nam comme prétexte, ainsi que la stupidité et l'horreur gratuite de la guerre pour se terminer sur une séquence initiatique d'une force exceptionnelle, et dont l'impact, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de sa redoutable efficacité. Les morceaux de bravoure (l'attaque du village par les hélicoptères au son de Wagner, entre autres) passent moins bien au petit écran, mais par contre la structure même du film s'oriente — ou s'infléchit — vers cette seconde partie et là le resserrement de l'action dramatique devient absolument étouffant, tandis que la séquence finale vous fait littéralement sauter de votre siège, beaucoup plus qu'en salle, du moins pour moi.

La vidéo chez soi, en effet, permet de confronter différents points de vue, du pire: *Missing in Action: The Beginning*, avec Chuck Norris, (Lance Hool, 1985) ou *Rambo: First Blood, Part II*, avec Sylvester Stallone, (George Pan Cosmatos, 1985) au plus bouleversant: *Coming Home* (Hal Ashby, 1978). Les

personnages incarnés par Jon Voight et Jane Fonda sont d'une sincérité presque effrayante par leur vérité et leur naturel.



Mais parmi tous les films qui à un moment ou à un autre ont exploré le sujet *The Boys in Company C*, (Sydney Furie, 1978), *Purple Hearts*, (Sydney Furie, 1984), *Rumor of War* (Richard Heffron, 1980) ou enfin *Uncommon Valor* (Ted Kotcheff, 1983), on retrouve cette préoccupation d'exorciser le mauvais rêve, de faire parfois même comme s'il n'avait pas existé, ou comme si on tentait de le diminuer dans la conscience collective. Les réalisateurs qui se sont impliqués moralement et affectivement ne peuvent arriver à vider l'abcès, tandis que le public, lui, à qui on rappelle sans cesse l'horreur et finalement l'inutilité de ce carnage, en arrive à perdre totalement la raison d'être même des événements: lutte pour une idéologie de « libération » à laquelle on sacrifie froidement les femmes comme les enfants. Et quand on s'attache aux séquelles, comme le fait Ashby dans *Coming Home*, on comprend pourquoi les perspectives sont, non seulement faussées, mais totalement hors contexte. Et je n'ai pas mentionné *The Deer Hunter* (Michael Cimino, 1978) dont le point de vue nous dévoile les sentiments de ceux qui restent par le biais d'une fiction à peine retouchée.

Mais, du moins, je peux comprendre les efforts de certains à tenter de traduire ou de restituer une réalité destinée à condamner toute manifestation de guerre ou de tuerie en montrant les aspects les plus sordides, de l'enrôlement aux blessures, physiques et morales, dont on ne guérit pas. Par contre, je

suis horrifié des « véhicules » portés à coups d'épaules par Norris ou Stallone, qui ne sont qu'une exploitation absolument révoltante des atrocités, évidentes dans le contexte, mais qui transforment la douleur, la souffrance et la mort en monnaie sonnante et trébuchante. C'est exactement la même mentalité sordide qui fait courir la foule sur les lieux d'un accident terrible; c'est pourquoi le sang, les blessures et la violence exercent une fascination particulièrement efficace, si j'ose dire, dans le calme d'un salon. En salle, avec des gens autour de soi, il y a une sorte de distanciation qui permet de ne pas s'impliquer totalement. Tandis que le petit écran, sur lequel vos yeux sont rivés, devient une sorte de petit bout de la lorgnette qui accapare totalement l'attention. Et cela sera d'autant plus grave que le film sera mieux fait. Stallone et Norris ne sont pris que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des pantins grotesques aspergés de sauce tomate. Mais Marlon Brando, Robert de Niro, Robert Duvall ou Willem Dafoe ont une justesse et une vérité dont le souvenir demeure douloureusement vivace. De plus, lorsque l'on compare ces films avec ceux qu'inspirèrent la première et la seconde guerre mondiale, on voit clairement que, non seulement la mentalité des réalisateurs a beaucoup évolué — on aborde aujourd'hui la psychologie de la guerre, ses raisons d'être et l'absence totale de scrupules de ceux qui l'ordonnent —, mais qu'aussi la conscience collective peut et doit accepter des vérités jadis impossibles à dire ou à montrer, sauf dans un contexte bien déterminé par les censures et les exigences monétaires. Qu'on



compare un *Farewell to Arms* (les deux versions, celle de Frank Borzage, 1938, et celle de Charles Vidor, 1957) ou *Sands of Iwo Jima* (Allan Dwan, 1949) ou, à la limite, *The Green Berets* (John Wayne, 1968) bourrés à craquer de rodromontades, de propagande compassée et d'une réalisation sectaire avec, justement *Platoon* ou



*Full Metal Jacket* (dont la sortie vidéo est prévue pour le 15 décembre). On donne désormais à la guerre son vrai visage et le Viêt-nam offre un terrain idéal de recherche et de découverte. Tous les coups sont permis, tous les paris sont ouverts: jusqu'où ira-t-on, et que ne montrera-t-on pas? Je pense qu'après *Hamburger Hill* (John Irvin, 1987), actuellement en salle dont le titre sinistre se répercute longtemps dans les mémoires, il est difficile de présenter de façon plus réaliste et linéaire les conditions qui régnaient au Viêt-nam. On dit ça, mais en attendant, le talent des réalisateurs se tourne déjà vers certaines avenues encore inexplorées d'une réalité qu'ils veulent à toute force nous jeter à la figure. Si au moins le message porte, et permet d'éviter un prochain holocauste qui, cette fois, ne pardonnera probablement pas — et qui n'aura pas non plus de chroniqueurs pour le montrer aux générations de l'avenir —, on peut à la rigueur accepter ce qui se passe actuellement, et en espérant que « jamais plus... » Mais ça, on l'avait déjà dit à Hiroshima...

Patrick Schupp